Notice Sur Les Armes Défensives...

Arms & armor

A Mr de [illegible]
offert par l'auteur
A. J.

# NOTICE

SUR

# LES ARMES DÉFENSIVES,

ET SPÉCIALEMENT

## SUR CELLES QUI ONT ÉTÉ USITÉES EN ESPAGNE,

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'AU XVI[e] SIÈCLE INCLUSIVEMENT,


**PAR ACHILLE JUBINAL.**



PARIS
CHALLAMEL ET C[ie], ÉDITEURS,
RUE DE L'ABBAYE, 4.

1840.

# NOTICE

SUR

# LES ARMES DÉFENSIVES.

*Cette Notice a été tirée a un petit nombre d'exemplaires, dont dix sur papier de Hollande et dix sur chine.*

# NOTICE

SUR

# LES ARMES DÉFENSIVES,

ET SPÉCIALEMENT

## SUR CELLES QUI ONT ÉTÉ USITÉES EN ESPAGNE,

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'AU XVIe SIÈCLE INCLUSIVEMENT,

PAR ACHILLE JUBINAL.



PARIS
CHALLAMEL ET Cie, ÉDITEURS,
RUE DE L'ABBAYE, 4.

1840.

Imprimerie de Pommeret et Guénot, rue Mignon, 2.

Au plus loin qu'on remonte chez les peuples helléniques, on trouve que le casque était composé de peaux d'animaux, et principalement de peaux de chiens, presque toujours garnies encore de leur poil. Afin de donner à ces couvre-chefs un aspect plus terrible, on plaçait à leur sommet les dents et quelquefois les os tout entiers de la gueule de l'animal, de sorte que l'adversaire contre lequel on s'avançait semblait avoir à se défendre non-seulement contre un homme, mais encore contre un monstre. Le

casque, nommé περικεφάλαια, enveloppait la tête entière; seulement il était fendu sur le devant, afin qu'on eût la facilité de respirer, et il pouvait être rejeté en arrière de façon à ce qu'on se découvrît le visage à volonté.

Les Grecs avaient aussi le κράνος, sorte de heaume qui ne protégeait que le derrière de la tête, mais qui était, comme le précédent, gárni de pièces servant à garantir les joues. Ces pièces étaient quelquefois de peau, d'autres fois de métal, et venaient se rejoindre sous le menton, où elles s'agrafaient. Les Grecs portaient également le κόρυς, qui était muni sur le devant d'une pièce appelée γεῖσον, auvent. Ce terme en désigne aisément l'usage.

Le premier de ces trois casques était réservé aux troupes pesamment armées; le second aux troupes légères; le troisième à la grosse cavalerie. Le κόρυς était souvent orné avec plus d'élégance que les autres coiffures de guerre.

Le περικεφάλαια était la plupart du temps surmonté d'une crinière de cheval en guise de panache; le κράνος d'une plume de coq; le κόρυς portait quelquefois les deux.

Quant aux armures, les premières dont se servirent les Grecs furent tout simplement composées des peaux de bêtes qu'ils avaient tuées. Plus tard, ils donnèrent aux troupes pesantes une

cuirasse, une gorgerette et une ceinture à laquelle était attaché une espèce de jupon nommé ζῶμα.

Le bouclier dont les Grecs usaient était entièrement rond, convexe et orné d'un bord large et plat. Dans la partie intérieure du bouclier était placée en travers une boucle de métal sous laquelle passait le bras, pendant que la main serrait un des κανόνες placés aussi à l'intérieur, au bord de la circonférence. Ces boucliers étaient ornés de trépieds, de serpents, de scorpions, de sujets mythologiques et entourés de bordures élégantes. Cette coutume, selon Hérodote, fut d'abord introduite par les Cariens et communiquée par la suite aux Grecs, aux Romains, aux Barbares. Une chose singulière qu'on remarque sur des vases antiques, c'est qu'au bouclier pendait quelquefois, probablement pour amortir un coup qu'on aurait voulu porter aux jambes, une pièce de draperie assez longue. Ceci est d'autant plus singulier que le bouclier des Grecs nommé ἀσπίς, qui servait à l'infanterie et aux combattants placés sur des chariots, était assez grand pour parer les coups, puisqu'il avait environ trois pieds de diamètre.

Les cavaliers portaient un bouclier rond, beaucoup plus petit et plus léger, composé d'un cuir garni de son poil.

Il y eut cependant encore d'autres formes de boucliers : le πέλτη, par exemple, qui avait la forme d'une feuille de lierre; le γέῤῥόν, celle d'un violon; le θυρεὸς, qui était oblong, etc.

Dans la mêlée, les Grecs se servaient de massues, de masses d'armes, de lances, de haches, d'épées, de poignards. La lance était d'ordinaire en frêne. On sait que celle des Macédoniens avait de quatorze à seize coudées, ce qui rendait leurs phalanges presque inabordables. La lance de la cavalerie se nommait δόρυ; elle était moins longue que la σάρισσα, et de plus elle était garnie d'une courroie qui la retenait à la main.

L'épée des Grecs portait divers noms; elle était ordinairement courte et tranchante. Plus tard, les Grecs empruntèrent aux Perses une sorte de poignard long et recourbé, ἀκινάκης, qu'il ne faut pas confondre avec le μάχαιρα, lequel n'était pas plus long qu'un couteau et qu'on renfermait dans le fourreau de l'épée.

Chez les Romains, dont les armées étaient organisées en légions mi-parties d'infanterie et de cavalerie, les soldats qui combattaient à pied se divisaient en *hastati*, jeunes gens armés de lances fort longues, qui furent plus tard abandonnées lorsqu'on plaça au premier rang, au lieu de les mettre au second, ceux qui les portaient; en *principes*, hommes d'un âge moyen,

qui tiraient leur nom de ce que d'abord ils avaient occupé le premier rang, dont ils furent dépossédés par les *hastati*; enfin en *triarii*, vieux soldats qui occupaient le troisième rang. Il y avait en outre les *velites*, les *fundatores*, les *sagittarii*, etc.

L'infanterie avait pour arme défensive, d'abord le *scutum*, bouclier creux dont la longueur était d'environ 4 pieds sur 2 et demi de largeur; il était en bois recouvert d'une peau de mouton ou d'un cuir de bœuf, et protégeait à la fois les *hastati* et les *principes*. Quant aux *triarii*, ils faisaient usage du *clypeus*, bouclier rond qui se portait au bras gauche et qui était beaucoup moins long et moins pesant que le *scutum*.

Pour casque, ces troupes avaient une coiffure nommée *galea*, qui fut d'abord en cuir, puis en cuivre, ce qui détruisit toute différence entre elle et le *cassis*, sorte de heaume toujours formé de métal. Ces casques étaient surmontés d'une houpe ou d'une crête (*crista*) ornée de plumes de diverses couleurs.

Le corps était défendu par la *lorica*, cuirasse faite dans l'origine avec du cuir, mais qui fut plus tard composée de métal comme chez les modernes; le cou était protégé par une sorte de plaque en cuivre nommée *pectorale*, les épaules

par diverses pièces, les jambes par des bottes (*ocreæ*).

La cuirasse était souvent enrichie de figures bizarres, de têtes d'animaux ciselées, etc.; elle était quelquefois très-pesante, et on la matelassait presque toujours à l'intérieur pour qu'elle pût mieux résister aux coups.

Quant à l'épée des Romains, *ensis*, *gladius*, elle était courte et pesante. Les *velites* seuls furent armés d'un glaive long et tranchant des deux côtés, afin de pouvoir frapper leur ennemi d'estoc et de taille.

Nous ne parlerons pas de l'organisation militaire des Romains; tout le monde connaît la manière dont étaient composées leurs légions, si longtemps invincibles et au courage desquelles les fils de la louve durent la conquête du monde. Passons donc aux peuples modernes.

Les Gaulois eurent pour armes défensives un bouclier proportionné à la taille d'un homme, et dont il paraît difficile qu'ils aient pu, quoique en ait écrit Diodore, se servir comme de radeaux pour traverser les rivières. Leurs casques furent en cuivre, revêtus d'ornements, de figures d'oiseaux ou de cornes d'animaux. Quelquefois ils protégèrent leurs poitrines à l'aide d'une cuirasse (*thorax*) composée soit de plaques de fer, soit de mailles. Pour arme défensive, ils

portaient généralement, appendue à la cuisse gauche par des chaînes de fer ou de cuivre, une longue épée, quelquefois droite, d'autres fois recourbée, nommée *spatha*. Ils se servaient aussi du poignard.

Les Francs, qui leur succédèrent, eurent à peu près les mêmes armes défensives. Pour l'attaque, ils se servaient surtout de la *framée*, sorte de hache qu'ils maniaient avec dextérité et qu'ils faisaient voler à la tête de leur ennemi en même temps qu'ils tombaient sur lui pour l'attaquer avec l'épée. Nous retrouvons pareillement, ou à peu de chose près, ces armes chez les peuples du Nord. Nous savons en effet que lorsque les Cimbres envahirent la Gaule, ils étaient couverts de plastrons en métal et qu'ils portaient des masses, des lances, de longues épées et des arcs. Plus tard, on y ajouta une hache d'armes qui tranchait des deux côtés. Cette dernière, attachée à un long bâton, pour que l'infanterie pût s'en servir avec avantage, fut nommée *cleave-alls* ou *alle-bardes*, d'où est venu le nom moderne de *hallebardes*.

Les Saxons et les Danois particulièrement firent usage d'un sabre court et recourbé, qu'ils portaient suspendu à l'épaule droite. On peut conjecturer que cette forme vient de ce que ces peuples, combattant fréquemment à

cheval, se servaient de leurs sabres comme de faux pour se procurer du fourrage. Quant aux Anglo-Saxons, ils eurent d'abord pour défense la *lorica*, qu'ils abandonnèrent plus tard, ce qui leur laissa pour toute arme défensive le casque et le bouclier ovale, entouré d'un bord en fer et surmonté au centre par une bossette. Leur épée était immense et très-lourde.

Telles sont à peu près les armes qui furent en usage chez les divers peuples que nous venons de nommer depuis la chute de l'empire romain jusqu'au neuvième siècle, époque à laquelle nous voyons la cotte et le capuchon de mailles remplacer partout la cuirasse en métal ou en cuivre, la tunique matelassée et les diverses formes de casques. Cette modification remarquable ne changea rien du reste aux armes offensives, qui restèrent les mêmes qu'auparavant; seulement elle fit disparaître le système défensif imposé par la conquête romaine, c'est-à-dire les bandes de fer battu, dont l'exclusion dura jusqu'à la fin du quatorzième siècle environ.

J'arrive maintenant à ce qui concerne plus spécialement l'Espagne.

Strabon nous apprend que les Ibères ne formaient pas de ligues entre eux pour la guerre; ils combattaient partiellement, avec ruse et pa-

tience. Leurs vêtements étaient grossiers comme leurs armes. Quand les Celtes vinrent les troubler dans leurs possessions de la Péninsule, cette invasion ne modifia ni les mœurs ni les usages ; les peuplades ibériennes restèrent renfermées dans leurs montagnes, forgeant des armes avec l'or qu'elles contenaient, avec le fer qu'elles leur fournissaient. C'est ainsi que les Ibères combattirent successivement et avec succès les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes. Les Romains apprécièrent même tellement les armes des Navarrais et des Cantabres qu'ils les substituèrent à celles de leurs propres soldats. Ils appelaient ce pays montagneux une région *Marti et Vulcano adeo amica ut non immerito quis illius Dei officinam vocet*. Silius Italicus (liv. 3, v. 326) attribue aux Biscayens la coutume de jeter les vieillards qui avaient perdu leur vigueur du haut d'un rocher, parce qu'ils regardaient comme un outrage de vivre sans combattre, *vitam sine Marte pati*.

Les guerriers Astures, eux, se peignaient la figure avec du vermillon arraché aux bords du Minho ; ils se laissaient croître la barbe afin de paraître plus terribles, et les peaux de bêtes tuées à la chasse étaient leurs armures.

Les Galiciens, au contraire, peuple maritime, faisaient la guerre comme les pirates

saxons, sur des barques de bois revêtues de cuir; jamais ils ne marchaient sans javelot, et ils combattaient toujours vaillamment.

Les Ibères du sud donnaient à dévorer aux vautours les corps des guerriers morts sur le champ de bataille ; les Celtibères allaient au combat revêtus d'une tunique noire, les bras ornés de bracelets, et, selon Diodore, leur costume était complété par un poignard, une épée à deux tranchants, un casque d'airain, un bouclier, des bottines de cuir revêtues de poil, etc.; leurs armes étaient célèbres par leur trempe.

Pour tout dire en un mot, rappelons-nous que Florus appela l'Espagne *seminarium belli et Annibalis eruditricem.* Les Carthaginois ne la vainquirent qu'en attaquant l'une après l'autre toutes ses peuplades.

Sous les Goths, l'armement des combattants resta à peu près le même que sous les Romains et les Carthaginois; seulement nous voyons par quelques détails des historiens que ce peuple industrieux et guerrier perfectionna l'organisation militaire.

Campés qu'ils étaient pour ainsi dire dans la Péninsule, les Goths se tinrent sans cesse prêts à marcher, afin de n'être point surpris par quelques réveil des vaincus. Sous le duc qui comman-

dait une province et sous les comtes qui lui obéissaient, il y eut toujours le *tinfah* ou *millenarius* qui conduisait mille hommes; sous celui-là il y eut le *quingentarius*, puis le *centenarius*, et enfin le *decanus*. Toute cette organisation subsista au milieu de la paix, et les Goths lui durent une armée en quelque sorte régulière qui pouvait se réunir au premier signal. En cas de guerre, on établissait des *compulsores exercitus* ou *annonarii*, chargés d'activer les levées. Quant à la solde, on n'en trouve chez eux aucune trace.

Sous les Arabes, l'organisation militaire fut nulle ou à peu près; mais nous savons que ces conquérants eurent pour armes l'épée droite, courte et presque aussi large que celle des Romains; ils usèrent aussi du javelot et de la massue, qu'ils abandonnèrent plus tard pour la longue lance, le bouclier et la cuirasse des chrétiens. Comme coiffure, ils portaient le turban, qui les garantissait des coups de l'ennemi et de l'ardeur du soleil, ou même le bonnet indien. Leur selle était haute, richement ornée, garnie de franges et de soieries. De larges étriers pendaient aux flancs du cheval. Pour solde, ils avaient le pillage; pour ordre, la terreur que produisait leur attaque, semblable à un orage qui s'abattait sur l'ennemi.

Pendant l'invasion arabe, les Espagnols sui-

virent dans leurs armes et leurs costumes la marche des autres nations européennes. D'abord couverts de la cotte de mailles et d'un casque pareil à celui que nous nommons en France casque normand, ils quittèrent ce costume pour l'armure de fer battu et pour le casque de la chevalerie; mais leurs fréquentes communications avec les guerriers maures influèrent sur le style et les ornements de leurs armes pendant le quatorzième et le quinzième siècle. On en peut voir des exemples frappants dans l'ouvrage que j'ai publié sous le titre de : *la Armeria real ou Galerie des armes anciennes de Madrid;* Paris, 1838, 2 vol. in-fol. Quant à l'armure bizarre qu'on trouvera à la fin de cette notice, elle n'est point mauresque, ainsi qu'on pourrait le penser au premier aspect. Le catalogue de *la Armeria real* veut qu'elle ait été donnée à Philippe II par l'empereur de la Chine ou le roi du Japon. Nous ne l'offrons à nos lecteurs que comme singularité.

Toutefois, si les armuriers se laissèrent aller, vers la fin de la domination arabe, à quelques imitations mauresques, il y eut, après l'expulsion des Maures de Grenade, une réaction qui ramena les artistes espagnols au caractère de simplicité et de sévérité qui, dans les armes comme dans les autres parties des beaux arts,

est le propre de la Péninsule ; mais ce retour à la nationalité dura peu. Charles-Quint et ses successeurs introduisirent en Espagne le travail italien et flamand. Les armures furent richement ornées dans le goût milanais ; on laissa de côté les trèfles et les découpures des Maures pour prendre, avec la renaissance, le dessin plus ferme de l'art grec et romain.

Après Charles-Quint, l'art espagnol, comme l'empire lui-même, diminua de grandeur et de majesté. La splendeur du soleil impérial, amoindrie peu à peu, s'éclipsa presque entière. Pourtant la fabrication des armes continua à être honorée et cultivée en Espagne. Les maîtres ne manquèrent pas ; il y en eut de fort célèbres, et cette réputation d'armuriers remarquables que les Romains avaient accordée aux Espagnols s'est continuée jusqu'à nous.

Voici une liste comprenant le nom des plus fameux armuriers qui travaillèrent à Tolède depuis la deuxième moitié du seizième siècle jusqu'au dix-huitième ; elle a été recueillie dans les archives de l'ayuntamiento de Tolède par don Manuel Rodriguez Palomino, *professeur de peinture et maître*, comme il dit lui-même, *en la science philosophique et mathématique des armes*. Cette liste, qu'il accompagna des marques de chacun d'eux, prises sur les coins originaux

possédés par l'*ayuntamiento*, est dédiée au duc de l'Infantado, Pastrana y Serma. Il nous a paru utile de la reproduire ici et de donner en même temps (voyez la gravure à la fin de cette notice) le tableau des marques adoptées par chacun des armuriers dont elle contient le nom.

### NOM DES ARMURIERS DE TOLÈDE.

1 Alonzo de Sahagun le vieux. Il vivait en 1570.
2 Alonzo de Sahagun le jeune.
3 Alonzo Perez.
4 Alonzo de los Rios. Il travailla non seulement à Tolède, mais à Cardora.
5 Alonzo de Caba.
6 Andres Martinez, fils de Zabala.
7 Andres Herraez. Il travailla aussi à Cuença.
8 Andres Munesten. Il travailla aussi à Calatayel.
9 Andres Garcia.
10 Antonio de Baena.
11 Anton Guttierrez.
12 Anton Guttierrez.
13 Anton Ruy. Il travailla aussi à Madrid.
14 Adrien de Lafra. Il travailla aussi à Saint-Clément.
15 Bartholome de Nieva.
16 C... Alcado. Il travailla aussi à Cuella et à Badajos.
17 Domingo... de Orosco.
18 Domingo Maestre le vieux.
19 Domingo Maestre le jeune.
20 Domingo Rodriguez.
21 Domingo Sanchez Clamade.
22 Domingo de Aquirre, fils de Hortuno.
23 Domingo de Lama.
24 Domingo Corrientez. Il travailla aussi à Madrid.
25 Favian... de Zafia.
26 Francisco... Ruiz le vieux.
27 Francisco Ruiz le jeune, frère d'Antonio.
28 Francisco Gomez.
29 Francisco de Zamora. Il travailla aussi à Séville.
30 Francisco de Alcoces. Il travailla aussi à Madrid.
31 Francisco Lurdi.
32 Francisco Cordoi.
33 Francisco Perrez.
34 Giraldo... Reliz.
35 Gonzalo Simon.
36 Gabriel Martinez, fils de Zabala.
37 Gil de Alman.
38 Hortuno... de Aquirre le vieux.
39 Juan... Martin.
40 Juan de Leizade. Il travailla aussi à Séville.
41 Juan Martinez le vieux.
42 Juan Martinez le jeune. Il travailla aussi à Séville.
43 Juan de Alman.
44 Juan de Toro, fils de Pierre Toro.
45 Juan Ruiz.
46 Juan Martus de Garata Zabala, le vieux.
47 Juan Martinez Menchaca. Il travailla aussi à Lisbonne.
48 Juan Ros.
49 Juan Moreno.
50 Juan de Salcedo. Il travailla aussi à Valladolid.
51 Juan de Meladocia.
52 Juan de Vergos.
53 Juanez... de la Horta. Il vivait en 1545.
54 Juanez de Tolledo.
55 Juanez de Alguiniva.
56 Juanez Muleto.
57 Juanez le vieux.
58 Juanez Uriza.
59 Julian del Rey. Il travailla aussi à

| | |
|---|---|
| Saragosse. Cet armurier fut un des plus célèbres de son temps. Il eut encore d'autres chiffres que celui que reproduit notre tableau, entre autres une demi-lune. | 77 Miguel... Cantero. |
| 60 Julian Garcia. Il travailla aussi à Cuença. | 78 Miguel Sanchez, fils de Domingo. |
| 61 Julian de Zamora. | 79 Miguel Suarez. Il travailla aussi à Lisbonne. |
| 62 Joseph Gomez, fils de Francisco Gomez. | 80 Nicolas Hortuno de Aquirre, petit-fils de Hortuno. |
| 63 Josepe... de la Hera le vieux. | 81 Petro de Toro. |
| 64 Josepe de la Hera le jeune. | 82 Petro de Arechiga. |
| 65 Josepe de la Hera le petit-fils. | 83 Petro Lopez. Il travailla aussi à Orgoz. |
| 66 Josepe de la Hera, fils du petit-fils. | 84 Petro de Lazama. Il travailla aussi à Séville. |
| 67 Josepe de la Hera, fils de Silvestre. | 85 Petro de Lazaretta. Il travailla aussi à Bilbao. |
| 68 Ygnacio Fernandez le vieux. | 86 Petro de Orozco. |
| 69 Ygnacio Fernandez le jeune. | 87 Petro de Vilmonte. |
| 70 Luis... de Nivez. | 88 Rogne Hernandez. |
| 71 Luis de Ayala, fils de Thomas de Ayala. | 89 Sebastian Hernandez le vieux. Il vivait en 1637. |
| 72 Luis de Velmonte, fils de Pedro... de Velmonte. | 90. Sebastian Hernandez le jeune. Il travailla aussi à Séville. |
| 73 Luis de Sahagun, fils d'Alonzo le vieux. | 91 Silvestre Nieto. |
| 74 Luis de Sahagun, autre fils d'Alonzo le vieux. | 92 Silvestre Nieto, fils du premier. |
| 75 Luis de Nieva. Il travailla aussi à Calatayud. | 93 Thomas Ayala. Il vivait en 1625. |
| 76 Lupus Aguado, fils de Juanez Mutelo. Très célèbre. Il travailla aussi à Saint-Clément. | 94 Zamorano, surnommé el Toledano. |
| | 95, 96, 97, 98, 99. Ces cinq marques appartiennent à des fabricants de Tolède dont on ignore le nom, bien que les coins originaux dont ils se servaient se trouvent dans les archives de l'*ayuntamiento*. |

La plupart des maîtres dont nous venons de parler ne se contentaient pas seulement de mettre leurs chiffres sur les armes qu'ils produisaient, mais encore, afin qu'on ne confondît pas leurs œuvres avec celles des pays étrangers portant les mêmes marques, ils gravaient leurs noms soit sur le plat de la lame, soit à l'extrémité supérieure qui entre dans la poignée. Les plus célèbres de ces chiffres, en Espagne, sont celui du n° 21 (*les ciseaux*), qui appartient à Domingo Sanchez Clamade, et

celui du n° 59 (*la chèvre ou le loup*), dont se servait Julian del Rey. La marque du n° 76, qui est celle de Lupus Aguado, est aussi très-renommée.

Les fabriques de Saint-Clément, celles de Saragosse, de Séville, etc., ont été également des plus remarquables ; mais nous ne possédons sur elles aucun document analogue à celui que nous venons de donner. Il nous suffira de dire que jusqu'à ce que l'Espagne fût arrivée à son degré actuel de malheur et de misère qui l'empêche de se distinguer dans aucune partie des arts, elle a toujours joui, en ce qui concerne la trempe et le travail des armes, d'une réputation qui commence aux Carthaginois, se poursuit sous les Romains et se continue presque jusqu'à nous.

Revenons maintenant à la panoplie pour établir quelques divisions et donner quelques détails nécessaires sur l'histoire des armes.

On peut diviser leur histoire au moyen âge en quatre époques distinctes. La première part du commencement du sixième siècle environ et s'étend jusqu'à la fin du onzième. Pendant toute cette période, on voit encore régner en Europe les habitudes et les vêtements, soit civils, soit guerriers, imposés par la conquête romaine ; mais en France, en Angleterre, en

Espagne, les monuments nous montrent ces derniers souvenirs de la puissance du peuple roi s'affaiblissant graduellement à l'arrivée des nations modernes, jusqu'à ce qu'ils disparaissent complétement sous les besoins et le mouvement d'un ordre social nouveau.

La deuxième époque commence à la fin du onzième siècle, c'est-à-dire avec l'invasion des peuples du Nord qui s'abattent sur l'Europe, et elle s'arrête à l'instant où commence, avec les grandes croisades de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, le duel entre l'islamisme et la religion chrétienne.

Alors (1190) s'ouvre pour les armes comme pour les idées une troisième période, conséquence naturelle de la transfusion qui s'opère entre l'Orient et l'Occident. Les barons chrétiens, ces hommes durs et couverts de fer, s'amollissent au contact des richesses d'outre-mer; ils font briller sur leurs vêtements tout le luxe des cours orientales, et à leur retour on les voit prodiguer sur leurs armes et dans leurs demeures le faste qu'ils ont remarqué avec tant de surprise dans les contrées qu'ils ont soumises.

La quatrième et dernière époque de la panoplie du moyen âge est celle où, grâce à l'invention de la poudre et de l'artillerie, s'opèrent

les plus grands changements dans l'armure de nos pères. Elle commence à Philippe de Valois (1346) et se termine aux premières années du dix-septième siècle, dont le milieu vit disparaître définitivement l'armure, le casque et le bouclier de métal, devenus tout à fait impuissants contre les projectiles modernes.

Ces divisions, qu'on avait avec raison créées (*Voy.* Allou, t. X des *Mém. de la Société des Antiquaires de France*, et le grand ouvrage du docteur Meyrick) pour introduire un ordre méthodique dans l'histoire des casques, peuvent, ce nous semble, s'appliquer également aux autres parties de l'armure. Nous réunirons donc successivement dans chacune de ces époques ce qui concerne le bouclier, la cotte de mailles, etc.

Nous avons dit que la première des quatre périodes dont nous venons de parler avait été caractérisée par le règne des mœurs et des coutumes romaines. Il était tout simple en effet que nos aïeux les Gaulois adoptassent les habitudes de leurs vainqueurs ; mais ce qui ne l'était pas au même point, c'est que les Francs, qui succédèrent comme maîtres aux Romains, au lieu d'imposer eux aussi leurs habitudes barbares, adoptassent au contraire les usages des vaincus. Ce fait a eu lieu pourtant : nous voyons dans les manuscrits de la Bibliothèque du roi,

notamment dans la *Bible de Metz* et dans les *Heures de Charles-le-Chauve*, qui remontent à 850, des soldats francs complétement habillés à la romaine. Les casques que portent divers personnages, dans ces manuscrits, sont des espèces de bonnets en fer assez semblables à la coiffure des légionnaires; les boucliers y ont une forme presque ovale, et quelques-uns, peints en rouge et semés de points noirs qui figurent des rosaces, sont suspendus au cou des soldats. Quant à l'armure qui couvrait le corps des guerriers francs, c'est exactement la cuirasse des soldats du peuple-roi. Dans la Bible de Charles-le-Chauve, un des gardes de ce prince est représenté, non seulement couvert de la cuirasse romaine, mais encore avec le *pallium*, et l'on voit l'armure défensive, composée de petites bandes verticales ou horizontales, se continuer sous Charlemagne. Ce n'est guère qu'aux approches de la seconde période dont nous avons parlé qu'on remarque la cotte de mailles; elle paraît même plus tôt, mais nous avons cru devoir adopter les dates reçues, faute de pouvoir leur en substituer d'autres plus certaines. Il en est de même du casque et du bouclier, dont on retrouve les diverses modifications, du moins dans quelques exemples, un peu avant les époques que nous avons précisées.

La seconde période de l'histoire des armes

européennes nous montre le casque romain remplacé chez nous, chez les Anglais, les Saxons, etc., par le casque grossier des conquérants du Nord, appelé de leur nom casque *normand*. Cette coiffure est d'une simplicité primitive, et la *Tapisserie de Bayeux* en fournit un grand nombre d'exemples. Ce casque n'a pas, comme celui de la période précédente, de *visière* pour protéger la figure, ni de *jugulaires* destinées à le fixer sur la tête; mais il se fait remarquer par une lame mince et allongée, quelquefois fort étroite, en d'autres exemples au contraire assez large, laquelle, descendant du sommet du casque, couvre le nez et le protége contre les coups qui ne seraient pas donnés avec la pointe. Cette lame se nomme *nasal*, et ce fut elle qui, plus tard, donna naissance à la visière.

La forme générale du casque se modifie aussi à cette époque. Au lieu d'être arrondi comme le casque romain, qui emboîtait parfaitement la tête, ou d'être légèrement aigu au sommet et évasé dans sa largeur vers la base comme le casque franc, le casque normand est uniformément conique et se termine en pointe. Quelquefois il porte derrière le cou une lame dont l'usage répond, pour cette partie du corps, à celui du *nasal*. Durant cette période, on voit aussi paraître le *capuchon de mailles*, nommé encore *capeline* ou *camail*, qui laissait à volonté

la tête découverte en se rabattant sur les épaules, et qui remplaçait le casque ou le doublait au besoin en se plaçant dessous. On conçoit très-bien, dans ce dernier cas, que les *jugulaires* ne fussent pas rigoureusement nécessaires, puisqu'on avait deux coiffures superposées, et que d'ailleurs, par sa forme resserrée à la base, le casque normand devait adhérer solidement à la tête ; mais il n'en est pas de même du casque franc, qui, par sa largeur, semble avoir dû tenir malaisément sur le chef du guerrier.

L'introduction de la capeline fut, comme on s'en doute, le résultat ou le signal d'une modification analogue dans le reste du costume militaire. On trouve en effet quelques rares exemples de cottes de mailles remontant aux neuvième et dixième siècles; mais c'est surtout à dater du onzième que ce vêtement de guerre, qui avait servi à divers peuples dans l'antiquité et qui est encore en usage aujourd'hui dans certaines parties de l'Orient, remplaça la cuirasse. Seulement, quelle fut la cause de cette modification dans le costume de guerre ? Nous l'ignorons complétement. Cet abandon du système défensif antérieur ne fut probablement point amené par quelque besoin nouveau, mais seulement par la fusion entre les anciens costumes et ceux des conquérants du Nord.

La cotte de mailles, qu'on nomma dans le moyen âge *haubert*, *haubergeon*, *chemise de fer*, *jaseran*, etc., couvrait le corps jusqu'au milieu des cuisses. Le *camail* venait se rattacher à la cotte au moyen d'un gorgerin. Tantôt elle avait des manches larges, tantôt des manches serrées qui allaient jusqu'au bout des doigts. Il en était de même pour les jambes : quelquefois on portait, outre la cotte, une espèce de pantalon de mailles descendant du haut des cuisses jusqu'au genou, d'autres fois jusqu'au bout des pieds.

Nous n'entrerons pas dans le détail des différentes sortes de cottes de mailles, parce que nous ne nous attachons qu'aux faits généraux. Laissant donc de côté tout ce qui concerne les tissus de mailles à anneaux, ceux en fil de fer, ceux en pièces de métal, etc., nous dirons, pour terminer ce qui a rapport à la cotte de mailles, que son usage cessa peu à peu avec les croisades. Cet abandon vint de plusieurs causes : d'abord la cotte de mailles était très-pesante; elle offrait en outre un entretien difficile, et les anneaux s'en rompaient aisément; en second lieu, elle ne pouvait, n'ayant pas de *faucre*, soutenir la lance en arrêt. Or, la lance, par l'introduction plus fréquente de la cavalerie dans les troupes, était devenue alors d'un usage habituel.

Enfin, vers le milieu du quatorzième siècle, la cotte de mailles, en présence des armes à feu, devint tout à fait impuissante à protéger celui qu'elle couvrait.

Pendant l'époque dont nous parlons, le bouclier subit une modification notable, ainsi que nous en trouvons la preuve sur une foule de monuments et spécialement sur la *Tapisserie de Bayeux* : il s'allongea en pointe vers le bas, il devint large et arrondi par en haut. Pourtant, sur les vitraux de Saint-Denis, exécutés avant 1140, et dont Montfaucon nous a conservé les dessins, on voit les guerriers des premières croisades armés de petits boucliers ronds, assez semblables à ceux des Romains.

La troisième période de l'histoire des armes nous montre le casque normand quittant sa forme conique, sur laquelle cependant devaient aisément glisser les coups, pour prendre celle d'un cylindre quelquefois arrondi un peu par en haut, mais dont la forme, généralement plate au sommet, offrait tant de prise aux épées et aux masses d'armes. Ce casque eut cependant un avantage sur celui auquel il succéda : ce fut de présenter, au lieu du nasal dont la confection était si imparfaite, une défense bien plus certaine pour le visage. Ce casque, en effet, fut presque toujours fermé par-devant, et le

guerrier qui en était revêtu ne voyait et ne respirait que grâce à quelques ouvertures très-étroites, composées quelquefois d'une croix double ou simple, d'autres fois de petits trous. On en voit cependant qui n'étaient fermés que par un grillage, d'autres qui avaient une espèce de fenêtre pouvant s'ouvrir à volonté; mais aucune de ces méthodes ne nous paraît avoir eu la commodité que la visière donna au casque dans la période suivante.

Le casque de la troisième période s'appelait *heaume;* il se plaçait, comme le casque normand, sur le chaperon de mailles, ou bien il restait aux mains de l'écuyer. Il était quelquefois garni d'une chaînette qui permettait de le suspendre à l'arçon de la selle ou à la ceinture du cavalier. Presque toujours il avait une sorte de gorgerin qui le réunissait à la cotte de mailles. Un autre caractère encore du casque de cette époque, c'est l'apparition du cimier, qui se composait quelquefois d'une figure d'oiseau, d'animal ou de tout autre ornement.

Durant cette période, le bouclier allongé subit peu de modifications; il prit seulement dans notre langue le nom d'*escu* (*scutum*). Les soldats de saint Louis le portaient, durant le combat, suspendu au cou par une courroie qu'on nommait *guige*, *énarme*, et au repos ils le mettaient

à la ceinture; en mer, on le plaçait sur le bord des navires, pour former avec la partie supérieure (voyez mon édition de la *Tapisserie de Bayeux*) une sorte de fortification. Il était souvent convexe à l'intérieur et garni à l'extérieur d'une pointe ou *umbo* qui pouvait au besoin servir de défense, et que nous retrouvons au chanfrein et au poitrail des chevaux. Ce fut aussi à cette époque que les armoiries ou du moins certains emblêmes commencèrent à se montrer sur les écus. Plus tard, vers la fin du treizième siècle, on vit paraître des boucliers beaucoup plus petits et à peu près aussi larges que hauts; mais leur usage ne fut point général.

Quant à ce qui regarde la cotte de mailles, elle fut abandonnée durant cette troisième époque, mais non subitement. On ne la voit remplacée par l'armure que peu à peu et pour ainsi dire pièce à pièce. La nécessité de fortifier certains endroits fit inventer des plastrons de fer qu'on plaça sur la poitrine, aux genoux, aux côtes, etc.; et à la longue, l'armure en fer battu prit leur place. On peut assigner à son adoption définitive chez nous le règne de Philippe-le-Bel, c'est-à-dire environ l'année 1320. Notre troisième période s'écoula donc à préparer la transition entre la cotte de mailles et l'armure.

Nous voici arrivés à notre quatrième époque, qui est celle du casque à visière mobile : c'est la période du plus grand perfectionnement auquel parvinrent les armes du moyen âge avant de disparaître des champs de bataille et probablement pour toujours. On a vu que le casque de l'époque antérieure, par sa forme cylindrique et par sa fermeture immobile qui cachait le devant de la figure, offrait de grands inconvénients. On chercha à y remédier ; pour cela on en revint à la forme arrondie, qui laissait glisser les coups, et l'on inventa la visière, qui se composait de trois parties distinctes, susceptibles de se mouvoir à volonté vers le sommet ou vers le bas du casque. La première de ces parties, en commençant par le haut, est *la visière* proprement dite, ainsi nommée des trous ou du grillage au travers duquel elle laisse passer la lumière; la deuxième est *le nasal*, bien différent de celui du casque normand, mais qui couvre cependant le milieu du visage, ce qui dut lui valoir son nom ; enfin la troisième partie est *le ventail* ou *la ventaille*, qui descend depuis le nez jusqu'au menton et offre aussi des passages à l'air. Quelquefois *le ventail* se composait d'une pièce entièrement séparée du casque, qui prenait au-dessous du *nasal* et allait s'attacher à la cuirasse sur la poitrine. Cette pièce

explique très-bien ces vers qu'on rencontre souvent dans nos vieux romans de chevalerie :

La ventaille li ont ostée,
Si li ont la teste cospée.

L'ensemble de ces diverses pièces, qui quelquefois n'en formaient qu'une seule, pareille en quelque sorte à un masque, se nommait *mézail.*

Le casque avait encore souvent, au quinzième siècle, comme on en voit de fréquents exemples dans les monuments de cette époque, une pièce accessoire qu'il ne faut pas confondre, ainsi qu'on l'a fait souvent, avec le hausse-col ; nous voulons parler du gorgerin. Le gorgerin se composa d'abord d'un tissu de mailles en acier très-serré qui s'attachait aux deux côtés du heaume ; puis plus tard d'une ou de plusieurs bandes d'acier descendant autour du cou vers les épaules et vers la gorge, tandis que le hausse-col était tout simplement une pièce de l'armure de corps tout à fait distincte du casque et ayant la forme d'un cône tronqué, très-surbaissé.

Outre le heaume, il y avait des coiffures militaires moins lourdes, moins gênantes, que les chevaliers faisaient porter derrière eux par un écuyer et qu'ils ne revêtaient que rarement. L'une des plus fréquentes était *la salade*, sorte de heaume sans crête, fort peu orné, et d'ordinaire sans division dans la visière. *La salade* formait

surtout la coiffure des *stradiots* ou *estradiots*, soldats albanais qui composèrent en grande partie la cavalerie de Louis XI et de ses successeurs; elle fut aussi celle des francs archers institués par Charles VII en 1448, et supprimés par son fils. Elle n'avait pas de cimier ni de lambrequins.

*La bourguignote* différait de *la salade* en ce qu'elle n'avait pas de *mézail* et laissait le visage à découvert, comme les casques grecs et romains, auxquels elle ressemble beaucoup. Elle portait en outre, comme le heaume, une *crête* ou *avance* destinée à protéger les yeux, plus deux plaques nommées *oreillères* et dont le nom seul indique quelle partie elles devaient couvrir. Parfois *la bourguignote* n'offrait qu'une de ces plaques. Le nom de ce genre de casque, qui date du quinzième siècle, vient de ce que les Bourguignons surtout en faisaient usage.

*L'armet* (petit heaume) ressemblait beaucoup à *la salade*, et comme la *bourguignote*, il avait quelquefois une *avance*. Il fut employé pour désigner le casque vers l'époque de François I[er] seulement et de Henri II.

*Le morion* fut la coiffure des gens de pied : c'était un bonnet de fer légèrement conique, sans ornements extérieurs, surmonté souvent d'une crête et offrant un bord large, relevé en forme de bateau. On l'employait souvent

dans les duels et dans les combats à outrance.

Nous ne parlerons pas du *bassinet*, casque sans visière, très-léger, qui ne servait qu'au repos, ni du *cabasset*, ni du *chapel de fer*, ni de *la cervellière*, etc., parce que ce sont là des détails et que dans cette notice rapide nous voulons nous en tenir aux notions générales de panoplie. Passons donc aux boucliers.

Durant la quatrième période dont nous venons de parler, nous trouvons d'abord le *petit écu*, qui vers la fin du treizième siècle avait succédé à l'*écu long*. Son usage dura jusqu'au seizième siècle avec quelques modifications, mais peu importantes, entre autres par exemple celle qui consiste dans une échancrure pratiquée à la partie supérieure pour laisser passer la lance. A dater du seizième siècle, nous voyons paraître *la targe*, dont le nom remonte du reste bien plus loin, puisqu'on le trouve sous saint Louis (voyez Joinville); seulement, à l'époque que nous venons d'indiquer, ce terme désignait souvent le grand bouclier des archers, appelé aussi *pavois*. Quant aux chevaliers, ils se servaient alors de l'écu circulaire ou légèrement ovale nommé *roelle*, *rouelle*, *rondache*, etc., dont la magnificence était souvent portée à l'excès, témoin celui de François Ier, conservé au cabinet des antiques de la Bibliothèque royale.

Il y avait aussi la *rondelle à poing*, qui était

tellement petite qu'elle ne servait que pour garantir la main des coups de dague ou de rapière. On l'employait surtout dans les combats singuliers. Quelquefois (le *Musée d'artillerie de Paris* en offre un exemple) on plaçait, afin de pouvoir se battre la nuit, une lanterne dans la cavité de la rondelle.

Au moyen âge l'infanterie, qui était composée de gens pauvres et de basse condition, porta presque toujours des boucliers en bois, sans ornements et de petite dimension. Certains corps seulement, *les pavecheurs* par exemple, firent usage du grand bouclier, soit pour s'approcher des places, soit pour les miner à couvert. Il y eut encore un accessoire fort étrange du bouclier, dont l'usage fut sans doute suggéré par l'emploi, dans la cavalerie, du bouclier vissé à l'épaule; nous voulons parler des *ailettes*, qui consistaient en deux plaques carrées de métal que l'on portait fixées sur les deux épaules et dont les exemples sont assez rares. Cet ornement dura peu; nous ne le rencontrons guère en France que pendant une soixantaine d'années.

Nous terminerons ce qui a rapport à cette dernière période du bouclier en disant que les *génétaires* d'Espagne (cavaliers équipés à la *génète*) sont les dernières troupes régulières en Europe qui aient porté l'écu.

Nous avons vu plus haut que la troisième pé-

riode de l'histoire des armes n'était en quelque sorte qu'un état transitoire entre la cotte de mailles et l'armure, qui prit définitivement faveur chez nous un peu avant la moitié du quatorzième siècle. On commença d'abord par adopter la cuirasse, qui se composait de deux pièces en fer réunies par des courroies et ayant pour objet : la première, de protéger la poitrine, comme le plastron d'aujourd'hui; l'autre, de protéger le dos et les omoplates, comme la *dossière* de notre époque. L'intérieur de ces pièces était garni de drap ou de velours, et leurs points de séparation au sommet et sur les côtés présentaient des échancrures nécessaires pour laisser passer la tête et le bras.

La cuirasse éprouva diverses variations. Après avoir été d'abord bombée par-devant comme une sphère, surtout au milieu de la poitrine, elle fut aplatie en haut et s'abaissa en pointe vers la ceinture. Sa troisième forme fut celle du surcot de Charles IX et de Henri III, c'est-à-dire qu'elle suivit le costume civil. En dernier lieu, elle ne fut ni sphérique ni pointue : elle fut plate partout ; mais à aucune époque elle ne descendit plus bas que la ceinture. Quant aux brassards et aux cuissards, qui complétaient l'armure, ils varièrent également, mais dans les accessoires seulement. C'est ainsi, par exemple, que les derniers furent d'abord très-longs et en-

suite très-courts. De même, après avoir, comme la cuirasse, été d'une grande simplicité, les brassards furent très-richement ornés et ciselés; il y en eut qui montèrent à un prix fort élevé.

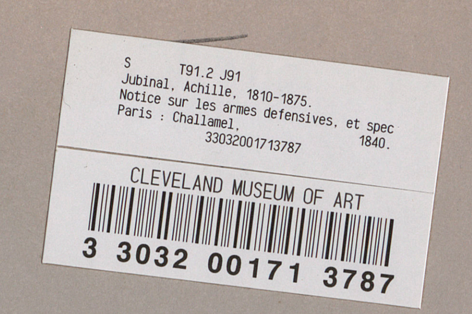
Nous pourrions entrer dans quelques détails relativement aux diverses autres parties de l'armure, mais, comme nous n'avons pas l'intention de faire sur cette matière un traité complet, nous terminerons cette notice rapide, beaucoup trop abrégée pour avoir la prétention d'offrir autre chose que de simples indications, par cette remarque qui concerne la plus noble de toutes les armes, l'épée; savoir, que du treizième siècle à la fin du quinzième, la forme en est restée invariable malgré les changements qu'éprouvaient le bouclier, le casque, etc., et que le glaive de saint Louis ne diffère pas de celui de Charles VIII et de Louis XII : il est simple en effet, droit, assez large, avec un pommeau servant de cachet, et il se termine par une garde rectiligne; mais, à dater du seizième siècle, la lame se rétrécit, la poignée prend une foule de formes tourmentées, et la croix, qu'embrassaient en rendant leur âme à Dieu et Roland et Bayard, disparaît alors à la fois de l'épée et du cœur du chevalier.




*Armure Japonaise ou Chinoise.*




*Marques des Armuriers de Tolède.*


S T91.2 J91
Jubinal, Achille, 1810-1875.
Notice sur les armes defensives, et spec
Paris : Challamel, 1840.
33032001713787
CLEVELAND MUSEUM OF ART
3 3032 00171 3787

